

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Nos morts : M. Charles Haegler

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 243-247

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

M. CHARLES HÆGLER

Pendant 46 ans, chaque jour, droit et rapide, dans une tenue sans recherche, mais impeccable, il alla de son domicile au Bureau du « Nouvelliste », puis à la Poste, souvent à la Gare. Toujours très digne, sans être ni solennel ni

distant, gracieusement, il saluait petits et grands et ses yeux très vivants trahissaient, malgré ses préoccupations, sa sympathie.

En mars dernier, subitement, on ne le vit plus : grand émoi... M. Charles est tombé à son Bureau où M. Schnorhk l'a relevé et ramené à son domicile. Il s'alita ; près de lui, sa fille, Révérende Sœur Marie-Jérôme, s'installa et, jour et nuit, elle remplit pour lui son rôle admirable de Sœur de la Charité : suprême consolation ménagée par la Providence à cet homme broyé par la souffrance, à ce père de famille au cœur lacéré par des deuils répétés et combien douloureux. Sœur Marie-Jérôme eut la douce consolation de recueillir le dernier soupir de son père et de lui fermer les yeux : c'était le 28 octobre, à 1 h. 40 de la nuit.

A cette heure, le « Nouvelliste Valaisan » perdait son Fondateur et Rédacteur ; le district de St-Maurice, son Préfet ; l'Eglise, un fils aux fortes convictions et un vaillant défenseur ; le Valais, un homme marquant, un citoyen exemplaire, un magistrat écouté ; les Lettres, une plume alerte ; l'Abbaye de St-Maurice, un ami très dévoué, et le Collège, un de ses anciens élèves qui, par ses convictions et son activité, lui a fait grand honneur.

Les journaux de la Suisse française, en de très nombreux articles nécrologiques, ont rappelé avec une unanimité bien méritée, avec beaucoup de sincérité et d'émotion, ce que fut la carrière de M. Ch. Haegler comme chrétien, comme homme politique et journaliste. Nous faisons nôtres, en cette Revue, les éloges donnés au cher disparu. Des générations d'étudiants de notre Collège ont été édifiées en voyant M. Haegler toujours à la première place dans les solennités religieuses de la Basilique et c'était remarquable de le voir écouter un sermon dont il savait faire entrer la doctrine dans sa soumission à l'Eglise et la pratique de la charité. Il donnait tout pour les déshérités. Pendant ses dernières semaines, il disait à Sœur Marie-Jérôme : « Béatrice, va chercher mes pauvres ! »

Dans ses jeunes années, il fut un collaborateur très goûté des « Echos » et nous gardons le souvenir d'articles qui furent des régals littéraires. Plus d'un parmi les hommes de cette période de quarante ans écoulés n'ont pas oublié qu'il ne fallait pas taquiner la plume de M. Charles, car, sans blesser toutefois, elle savait être mordante, tant il avait le sens de l'ironie. Pour l'avoir éprouvée, Ghéon lui-même, l'écrivain, sut lui rendre hommage. Il poussait la délicatesse, en pareil cas, jusqu'à prévenir l'adversaire avant l'attaque, pour qu'il pût l'éviter et il écrivait : « Nous avons un nom au bout de notre plume. »

Ce qu'il était dans ses écrits, il l'était plus encore dans la conversation, dans ses discours et ses improvisations. Il avait une grande finesse d'esprit, un talent d'observation pour les moindres détails ou nuances et on aimait l'entendre.

Comment pouvait-il réaliser la tâche extraordinaire qui lui incombait ? Il avait sans doute une grande facilité de travail, mais surtout, il ne sut jamais ce que pouvaient être des vacances, puisqu'il n'en prit jamais ; rivé à sa besogne, il ne l'abandonna en aucun cas. De mars à octobre, alité, souffrant, il travaillait pour le journal, suivait les



(Cliché obligeamment prêté par le « Courrier »)

événements ; et il a pu dire : « Chaque jour, j'ai composé dans mon esprit l'article qui devait paraître ; mon grand tourment quotidien a été de ne pouvoir ni l'écrire ni le dicter. » Il y eut l'une ou l'autre exception. On se souvient de l'article nécrologique de son collaborateur, M. Max Gay. Mais quelle crise après cet effort !

Et comme devient émouvant son dernier entretien avec M. le Prieur de l'Abbaye, le 25 octobre, à 7 h. 30 du matin, trois jours avant sa mort : il avait un Christ entre les mains et il souffrait, mais il sentait le besoin de s'épancher.

« Mon cher Monsieur le Prieur, excusez-moi de vous appeler si tôt ; je me sens mal et j'ai besoin de vous parler ;

vous êtes le seul qui me compreniez, parce que vous avez vécu toute ma vie.

Il est des questions qu'on ne doit plus me poser ; elles m'accablent, malgré la délicatesse qu'on y met.

Vous le savez, j'ai consacré toutes mes forces à Dieu, à l'Eglise, au cher peuple du Valais ; il aurait fallu faire plus et mieux ; j'ai agi selon mes lumières et mon cœur. Il est des hommes qui m'ont fait souffrir : j'ai pardonné et je pardonne. Il en est d'autres qui m'ont compris, soutenu, aidé : qu'ils soient remerciés ! Mais il y eut dans ma vie des heures effrayantes où je me suis senti si seul, même dans la lutte pour le bien.

Vous vous souvenez des premiers pas du « Nouvelliste » ?... Comme j'ai aimé mon journal ! Je désire ardemment qu'il soit continué à St-Maurice où il est né, c'est son climat : dites-le, Monsieur le Prieur.

Et l'Abbaye, notre Abbaye, comme elle m'a été chère ! J'ai vécu à son ombre, j'ai connu et senti ses joies et ses tristesses qui furent aussi les miennes. J'ai pleuré en entendant d'ici la nouvelle sonnerie des cloches et, hélas ! je n'aurai pas vu la chère Basilique restaurée. Sœur Marie-Jérôme y va chaque jour pour moi...

Dieu a été bon en m'accordant la grande faveur d'avoir Béatrice, Sœur Marie-Jérôme, pendant ces mois douloureux. Vous savez aussi combien j'ai souffert dans mes affections familiales. Le Christ a souffert plus que moi, c'est vrai ; mais la blessure faite à mon cœur par la mort de Jérôme ne s'est jamais fermée... pourtant j'étais résigné, mais ce coup-là... Et après lui sont parties Marie, sa mère, sa tante, douces créatures. Nous avions bien tout fait, ma femme et moi, pour former nos enfants.

Il me reste Sœur Marie-Jérôme, si bonne, si dévouée, si fine. Et il y a Bernard, ce cher enfant très bon, trop bon ; il me fait plaisir, il élève bien ses enfants qui sont ma fierté et ma joie. Pauvre Bernard ! il m'a déjà écrit ses vœux pour la S. Charles, c'est bien gentil, mais s'il croit que je pense plus à lui aux fêtes et aux anniversaires, il se trompe, car son souvenir, son image et sa chère famille sont toujours présents à mon esprit.

Monsieur le Prieur, pensez à moi durant ces deux jours que je veux consacrer totalement à la prière, vivre avec Dieu en Lui offrant toutes mes souffrances, celles du passé et celles-ci... Vous me feriez grand plaisir en conservant un peu mon souvenir à l'Abbaye, c'est presque une ambition... je le sais. Merci d'être venu et de m'avoir écouté, je ne pouvais dire ces choses qu'à vous. Venez me voir demain soir. »

Il mourut trois jours après cet entretien qui résonne comme un testament ; réconforté par la prière et les sacrements, il s'éteignit dans une grande paix.

Ce que furent ses funérailles ? On l'a relevé le jour même : il y eut en l'église de St-Sigismond deux cérémonies funèbres qui dépassent tout : celle de Jérôme Haegler et celle de son père. Le gouvernement, Conseil d'Etat et Grand Conseil, les Préfets, les municipalités du district, la presse du canton et de la Suisse française, les pauvres, le clergé, Son Excellence Mgr Haller, etc., l'armée, la gendarmerie, toute la population tint à rendre les derniers honneurs à M. Charles Haegler.

Au nom des Anciens élèves, du Collège, au nom de toute l'Abbaye, les « Echos » disent à cet homme de grand bien la reconnaissance et l'au revoir dans le Royaume du Christ-Roi dont la solennité fut unie à sa sépulture.